

De l'Éducation libérale est un recueil de quatre courtes réflexions – de qualité très inégale – portant sur l'éducation actuelle et la transmission de la culture générale. L'intention qui sous-tend cette réflexion collective amorcée en 2017 est de reprendre le questionnement à l'origine de l'œuvre phare du philosophe américain Allan Bloom, *The Closing of the American Mind*, à l'occasion du 30^e anniversaire de sa parution, dans l'espoir de mieux cerner les voies « menant à une culture générale signifiante ».

S'il cherchait en vain dans cet essai les « pistes de solutions originales pour contrer les dangers de la situation de notre époque » annoncée en avant-propos, le lecteur trouva tantôt une analyse révélant les lacunes qui accablent l'institution universitaire, tantôt une enquête visant à identifier les principaux facteurs expliquant le « cloisonnement de l'âme contemporain », tantôt une critique mordante de la dynamique idéologique qui aurait entraîné, au fil des dernières décennies, la « déconstruction » de l'école québécoise.

La culture générale et la lecture

Le premier des quatre textes, signés par le philosophe Thomas De Koninck, porte sur le sens et la portée de la culture générale ainsi que sur « l'art de lire » (p. 24). Dès les premières pages, il apparaît de façon manifeste que le chercheur à l'impressionnante feuille de route a fait le choix regrettable d'aborder cet exercice de réflexion en dilettante. Quand il ne verse pas dans la mièvre sentimentalité, il fait succéder les collocations aux propos convenus.

Le philosophe esquisse bien quelques pistes de réflexion intéressantes, notamment lorsqu'il fait valoir l'importance du rôle du maître comme passeur d'héritage en évoquant l'inévitable dépendance de l'être humain à l'égard d'autrui au cours de son développement intellectuel, ou encore lorsqu'il joint sa voix à celle du biologiste nobélisé François Jacob pour mettre en garde contre les risques que l'on encourt en confondant éducation et spécialisation. Gardant le meilleur pour la fin, Thomas De Koninck conclut son texte par une phrase bien tournée : « Il n'y a pas plus injustement déshérité que quiconque a été tenu ignorant des trésors dont il a hérité en vérité et qui pourtant surabondent, enfouis en ses propres terres » (p. 34). On ne peut que se désoler qu'il n'eut pas développé davantage sa pensée sur ce point.

Considérations inquiètes sur l'université contemporaine

Beaucoup plus étoffée et percutante est la contribution de Joseph Facal à cet ouvrage collectif. Deux lectures du chef-d'œuvre d'Allan Bloom, réalisées à 30 ans d'intervalle, ont permis au professeur à HEC Montréal d'acquérir la certitude que, non seulement Bloom « avait raison de relever la sécheresse spirituelle de nos jeunes et leur faible capacité d'émerveillement devant la grandeur authentique, et de s'en attrister » (p. 36), mais également que « son propos sonne aussi juste aujourd'hui qu'au moment de la parution du livre, et l'évolution néfaste qu'il constatait s'est même accentuée » (p. 37).

Bien qu'il remarque chez Bloom une certaine tendance à « glorifier exagérément le passé » (p. 40), Joseph Facal souscrit en grande partie au point de vue du philosophe américain en ce qui a trait à l'état de délabrement dans lequel se trouve l'université moderne. Il note cependant que le relativisme éthique des jeunes que Bloom dénonçait en 1987 s'est peu à peu métamorphosé en une « une rectitude morale » presque « médiévale » (p. 41) qui se traduit par une multiplication alarmante des appels à la censure des propos qui déplaisent, par des réclamations insistantes de la création de *safe-spaces* et du recours aux *trigger warnings*, en cultivant une psychologie de l'indignation, etc. Le sociologue ne se prononce cependant pas sur les causes présumées de ce glissement du relativisme éthique vers la rectitude morale.

En définitive, si Joseph Facal partage le pessimisme de Bloom, il n'entend certainement pas se résigner à l'inaction. Résolu à permettre au lecteur de prendre la juste mesure de l'ampleur de la crise qui secoue l'institution universitaire, il entreprend de remonter aux sources du problème. L'essayiste en distingue trois : d'abord l'inexistence d'une conception largement partagée de ce que devrait être une université; ensuite la logique rationaliste, utilitariste et marchande du savoir qui prévaut actuellement qui trouve son origine notamment dans les bouleversements dans le monde de l'édition ainsi que dans la révolution internet qui a permis une transformation du mode d'évaluation de la recherche; enfin, la croisade contre la liberté intellectuelle et la raison dans l'université d'aujourd'hui entreprise par des militants idéologiques drapés dans la vertu.

Une fois son examen diagnostique achevé, le docteur en sociologie brosse à grands traits les contours d'une stratégie de ce qu'il décrit comme « une sorte de guérilla académique » (p. 57). D'une part, il reviendrait « à chaque professeur troublé par ce qu'il voit, pour paraphraser Gandhi, d'incarner au mieux, par son attitude et ses choix, les changements qu'il souhaite voir advenir » (p. 56). D'autre part, il appelle de tous ses vœux la réaffirmation, avec une vigueur renouvelée, des idéaux des lumières (liberté de pensée et d'expression, valorisation de la raison et de la logique, quête honnête de la vérité, respect des positions contraires, culture du doute, de l'étonnement et du dialogue) et le soutien aux diverses tentatives de *réactivation* d'un héritage précieux, celui des œuvres classiques.

L'âme cloisonnée et l'art perdu de l'éducation libérale

Après 30 ans de carrière comme enseignant au Cégep de Sainte-Foy et chargé de cours à l'Université Laval, le philosophe Louis-André Richard est parvenu à l'heure des premiers bilans. Il nous fait part, dans le troisième texte composant cet ouvrage, de lacunes dans les conditions et pratiques éducatives actuelles qui, à la lumière de ses expériences personnelles, conduiraient, « au cloisonnement plutôt qu'à l'ouverture » (p. 64), à la « désertion de la vie intérieure » (p. 69), ainsi qu'à « une forme de délaissement de la raison » (p. 69).

Faisant écho à Allan Bloom, Louis-André Richard critique notre rapport aux technologies de l'information. Le philosophe se désole que « la frénésie des distractions extrinsèques l'emporte sur les occasions de ménager des moments de retraits pour réfléchir, pour méditer ou explorer nos chemins du dedans » (p. 70).

La recherche irrépensible de *likes* sur les médias sociaux, ces succédanés d'estime et d'affections, serait symptomatique d'une « méconnaissance de soi-même » (p. 71) que Louis-André Richard, à la suite d'Augustin d'Hippone, le philosophe appelle à pallier par le secours des études libérales.

Considérations sur le désastre pédagogique

Dans une postface décapante, le sociologue Mathieu Bock-Côté poursuit dans la même veine que son livre *Le Multiculturalisme comme religion politique* et s'inscrit en faux contre la mystique du progrès qui exigerait un acte de foi dans la hausse, d'une génération à l'autre, du niveau général des étudiants.

Dans un excès d'optimisme et d'enthousiasme, les apôtres du progressisme pédagogique s'évertueraient à entretenir l'illusion d'une génération montante faisant preuve d'une « ouverture sur le monde » inédite et d'une « absence de préjugés » (p. 96). Le commun des mortels ne se laisserait pas aisément duper par ce contentement exagéré. La supposée « lucidité supérieure » de la jeunesse serait reconnue pour ce qu'elle est : l'effet d'un « conditionnement idéologique systématique, bien représenté au Québec par le cours ECR » (p. 96).

Soucieux de dissiper toute ambiguïté sur la nature et l'étendue du « désastre pédagogique » qu'il déplore, le sociologue s'emploie ensuite à préciser sa pensée. S'appuyant sur « une forme de constructivisme intégral qui artificialise radicalement l'existence sociale » (p. 100), le système éducatif aurait opéré un retournement contre l'héritage occidental qui serait désormais décrété élitiste, périmé et perpétuatrice de rapports de dominations et qui, par voie de conséquence, serait jugé indigne d'être transmis. Plutôt que de promouvoir les savoirs classiques, le système éducatif actuel pousserait au mépris de l'histoire. Les grandes œuvres de la littérature, elles, ne seraient étudiées que pour satisfaire un besoin malsain de croire en notre propre supériorité morale en « dépister les préjugés du monde d'hier et autres stéréotypes » (p. 103).

Le relativisme moral dénoncé par Bloom n'aurait été que la première phase du programme porté par les tenants du progressisme pédagogique : de même qu'il faut d'abord déboulonner une statue avant de pouvoir la mettre à bas, une distanciation progressive devait inévitablement précéder la désacralisation puis la quasi anathémisation des savoirs classiques.

Le sociologue entreprend ensuite de situer la question de la rupture de la transmission culturelle dans la perspective plus large du changement civilisationnel survenu dans le monde occidental depuis les années 1960.

Mathieu Bock-Côté conclut en joignant sa voix à celles de Joseph Facal et Louis-André Richard, appelle à la reconstruction de ce qui a été déconstruit; à la revalorisation des humanités « qui portaient non seulement un savoir [...], mais une certaine idée de l'homme et de la civilisation occidentale » (p. 102); et surtout à la cessation de la délégitimisation de l'autorité du professeur, car « on l'a oublié, mais l'autorité du professeur vient d'abord de la grandeur du patrimoine de l'humanité qu'il doit transmettre » (p 105).